

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Fables miniatures pour journée d'hiver

Le Tremplin de Francine Déry, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 96 p., 10\$.

Les Corridors du temps d'Hélène Dorion, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 128 p., 8\$

Niagara d'Andréa Moorhead, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 64 p., 5\$.

Caroline Bayard

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1989). Compte rendu de [Fables miniatures pour journée d'hiver / *Le Tremplin* de Francine Déry, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 96 p., 10\$. / *Les Corridors du temps d'Hélène Dorion*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 128 p., 8\$ / *Niagara* d'Andréa Moorhead, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 64 p., 5\$.] *Lettres québécoises*, (53), 38–38.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Fables miniatures pour journée d'hiver

Le Tremplin de Francine Déry, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 96 p., 10\$.

Les Corridors du temps d'Hélène Dorion, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 128 p., 8\$.

Niagara d'Andrea Moorhead, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 64 p., 5\$.

Chacune de ces écritures offre un certain angle, un certain imaginaire sur l'univers, chacune prend son lecteur par la main, ou sa compagne d'un après-midi, d'une certaine manière, avec une tonalité spécifique, des exigences et des attentes contrastées.

Si l'on va parler d'un après-midi d'hiver, donc plutôt frileux, mais avec un feu qui crépite au fond d'une maison silencieuse, la compagne la plus appropriée au moment sera sans doute Francine Déry avec *Le Tremplin*. Je n'ai jamais oublié son *Train bulgare* (1980), qui est de ces textes qui cheminent quelque part dans la tête et y développent une trajectoire bien à eux, comme un vin dans une cave ou un trésor d'enfant dans une malle. Son goût et sa présence dépendront du moment de sa redécouverte, et il y aura beaucoup de ces moments.

Le Tremplin m'a paru complètement différent et cependant remarquable. Le lyrisme des années 1980 est laissé en arrière au profit du retour vers la narration ou (pourquoi ne pas employer le mot?) vers la fable. Fables miniatures pour journée d'hiver. Fables qui décrivent les mouvements et la délicate gestualité d'Angela Carcassone (quel nom bizarrement merveilleux) et Verveine, leurs objets épistolaires, leurs déplacements dans l'imaginaire (de Judy Chicago à Lautréamont en passant par un message gitan tiré d'*Un autre oiseau, dans un autre temps* de Radovan Pavlovski). *Le Tremplin* est structuré comme un journal intime, avec comme en-tête les jours de la semaine qui se succèdent sans mention aucune de mois ou d'année. Après les épuisantes aventures d'AC et de V, le texte se termine sur une brève note méditative d'éditeur qui tire la morale cri-

tique de l'ensemble. Cet aparté inattendu nous informe avec élégance, distance et laconisme qu'en effet les fables en abîme de AC et de V auraient pu se passer n'importe où : dans un coffre à jouets, dans un cloître, à Montréal, à Paris ou à Vienne. Peut-être dans une chambre d'hôtel ou d'hôpital. Qui sait?

La totalité de *Tremplin* est insaisissable finalement parce que construite sur les «en-abîmes» successifs et c'est sans doute ce jeu de miniature en infini qui fait son incroyable charme. À garder près de sa table de chevet pour plongées imaginaires vers Vienne et chambres incon-

* * *

Les Corridors du temps d'Hélène Dorion offre une compagnie plus difficile, centré sur lui-même, plus individualiste (je dirais presque narcissique si le terme n'avait pas d'inférences trop freudiennes). Ce qui ne veut pas dire que le texte ne soit pas captivant, ni même

riche, une fois que l'on se fraye un tracé le long du monologue de la passion contrariée. Et puisque les passions s'écrivent, classiquement, sur le mode d'un dialogue dont le destinataire essentiel est absent, *Les Corridors du temps* est cette étrange conversation avec une absence dont nous avons tous, littérairement (et on l'espère aussi biographiquement) une certaine expérience. J'ai beaucoup aimé les références au Mur de Berlin (riche métaphore!) et à la ville elle-même où erre la narratrice, dans un espace de limites, de ruines et de trahison (historiques) magnifiquement approprié à sa situation personnelle. La rencontre du collectif et de l'idiosyncrasique se trouve là un lieu admirable. L'écriture d'Hélène Dorion est à suivre, avec attention et on espère qu'elle se prolongera après cinq premiers livres remarquables.

Niagara d'Andrea Moorhead a attiré ma curiosité initialement à cause de son titre. C'est un espace qui m'a été familier pendant quelques années, de chaque côté de la frontière, et j'étais intriguée par la traduction poétique de cette culture.

Quelque chose me fait dire, quelque part, que je devais employer ce dernier mot au pluriel, et cependant je ne peux me forcer à le faire, la toponymie du lieu, du reste sensible à Andrea Moorhead, me force à aller en sens contraire.

Le livre promettait plus que ce qu'il se résout à donner. L'espace du titre a des moments riches et évocateurs, Love Canal en filigrane, les pommiers et les lignes à haute tension, mais cet espace de «dunes luisantes» et «d'ormes fiévreux» se dissout vite et le volume n'arrive pas à se trouver une voix, à se situer dans une certaine temporalité ou même une spatialité. Peut-être est-ce parce qu'on a voulu rassembler des textes contrastés provenant de moments différents, l'hiver à Varadero, à Saint-Alphonse, à Joliette? Un éditeur attentif aurait pu reprendre ces textes et les insérer dans un autre ensemble ou les garder en leur en ajoutant d'autres qui auraient enrichi la diversité de ces facettes mais en leur conférant un autre titre, puisque si un titre est aussi le toit de la demeure-texte, celui-ci trahit un certain flou, un flottement dans la définition du texte et de ses directions. J'avais parcouru avec intérêt *Entre nous la neige*, écrit avec Joseph Bonenfant et publié au Écrits des Forges. J'aimerais espérer pouvoir retrouver les mouvements de sa richesse et de son sens de l'exploration. □

